

Article

« Épistol@rités, d'aujourd'hui à hier »

Benoît Melançon

Lumen: Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Lumen : travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, vol. 29, 2010, p. 1-19.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1012023ar>

DOI: 10.7202/1012023ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

*é*rudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *é*rudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

1. Épistol@rités, d'aujourd'hui à hier

Commençons par une évidence : les dix-huitiémistes, par la force des choses, considèrent leur objet d'étude digne d'intérêt. Pour eux, il va de soi que l'on souhaite travailler sur une période historique ancienne. Il existe pourtant des gens pour qui les choses sont moins claires. Deux exemples suffiront; j'espère que l'on excusera leur caractère personnel.

Le Loup Bleu est l'âme dirigeante d'un théâtre québécois de marionnettes; c'est du moins de ce nom que sont signées les prises de position publiques de la troupe du Sous-marin jaune. En 1997, cette troupe a proposé une adaptation de *Candide* sur les scènes montréalaises. Le compte rendu que j'en ai publié contenait une critique sévère de certains aspects de la pièce, notamment de la volonté affichée des concepteurs de «moderniser» le conte voltairien¹. Quelques mois plus tard, Le Loup Bleu répliquait à ma lecture. Sa «Lettre» commençait par ces mots : «Parmi les avantages que nous offre le XVIII^e siècle, le plus grand sans doute est celui d'être terminé, ce qui nous permet d'exister à notre tour².»

Président de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle de 2000 à 2003, il m'est arrivé de recevoir des courriels destinés à l'ensemble des membres de la société. Celui que j'ai reçu le 4 janvier 2002 d'un certain Hidywood@aol.com, sous le titre «CANADIAN SOCIETY FOR EIGHTEENTH-CENTURY STUDIES», ne disait pas autre chose que la réponse du Loup Bleu : «TALK ABOUT LIVING IN THE PAST» (les majuscules sont de mon correspondant).

1 Voir Benoît Melançon, «Moderniser les Lumières? : *Candide* / Voltaire et la *Seconde Surprise de l'amour* / Marivaux», *Jeu. Cahiers de théâtre* (Montréal), 83, juin 1997, p. 44-50.

2 «Lettre du Loup Bleu à Maître Melançon», *Jeu. Cahiers de théâtre* (Montréal), 86, mars 1998, p. 134.

Pour l'un, le XVIII^e siècle serait «terminé». Pour l'autre, les dix-huitiémistes vivraient dans le passé. Que leur répondre?

Une première façon de faire consiste à chercher dans les idées et les événements du passé les sources du monde dans lequel nous vivons. Pour comprendre la démocratie et le totalitarisme, on pourrait réfléchir à partir de ce qu'a été la Révolution française. De même, la transformation du statut social des femmes ou des cultures minorisées (celles des Amérindiens ou des Noirs, par exemple) pourrait être interprétée à la lumière des penseurs de 1789, eux qui ont eu à définir les conditions de diverses formes, même relatives, d'émancipation. Une question comme celle de la peine de mort — pratique largement décriée aujourd'hui dans la plupart des pays occidentaux — pourrait gagner à être éclairée par les réflexions de ceux qui, à une époque pas si lointaine, lui trouvait des avantages. C'est la façon la plus commune de montrer l'actualité des Lumières³.

Au lieu d'aller chercher dans le passé des réponses aux questions qui sont devenues les nôtres, il est aussi possible de relire les phénomènes culturels du passé à la lumière de nos propres interrogations. Il s'agit moins, dès lors, de chercher du semblable dans le passé que d'y faire apparaître de l'inédit à la lumière du présent⁴.

Cette opposition, pour artificielle qu'elle puisse paraître, devrait éclairer les pages qui suivent. Plutôt que de simplement réfléchir aux transformations subies par le roman épistolaire et par l'insertion de la lettre dans le roman depuis le Siècle des lumières — ce qu'il faudra aussi faire à l'occasion —, je souhaite mettre en relief les questions nouvelles que l'arrivée du numérique permet de poser à ces formes anciennes⁵. Pour le dire autrement : le renouveau de l'épistolarité fictive entraîné par les modes de communication informatiques ouvre-t-il la porte à une réinterprétation de l'épistolarité «classique»? Tous les aspects du roman épistolaire et de l'insertion épistolaire ne se prêtent

3 Pour un exemple, on lira Michel Porret, «Penser, enseigner les Lumières», *le Cartable de Cléo. Revue romande et tessinoise sur les didactiques de l'histoire*, 3, 2003, p. 103-112; repris, sous le titre «Enseigner les Lumières», dans Michel Porret (édit.), *Sens des Lumières*, Chêne-Bourg (Suisse), Éditions Médecine et hygiène — Georg, coll. «L'Équinoxe», 2007, p. 167-179.

4 La médiologie, telle que la conçoit son fondateur, Régis Debray, pratique ce genre d'approche : voir Régis Debray, *Introduction à la médiologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Premier cycle», 2000, 223 p.

5 J'ai déjà abordé la lettre familière dans une perspective semblable; voir *Sevigne@Internet. Remarques sur le courrier électronique et la lettre*, Montréal, Fides, coll. «Les grandes conférences», 1996, 57 p.

pas également à ce travail : leur jeu sur les identités et leur traitement de la temporalité sont moins remis en cause par le numérique que leur matérialité et que leur dimension communautaire. Ultimement, pareille approche doit aussi contribuer à une réflexion sur l'image du XVIII^e siècle dans la culture contemporaine.

* * *

Dans un des ouvrages les plus souvent cités sur le roman par lettres, un critique réputé concluait son propos par ceci :

Au crépuscule de la civilisation écrite, le roman épistolaire semble condamné. Il peut nous réserver de nouvelles surprises : effacé par l'inculture, ou s'effaçant devant le téléphone et le roman téléphonique [...], renaîtra-t-il de recherches formelles qui puent le mandarin? Ou bien, longtemps débiteur des femmes, sera-t-il ressuscité [...] par le féminisme militant de la vigueur actuelle duquel on attendait davantage en ce domaine? Moins que toute autre forme d'expression, il ne peut espérer une résurrection de révolutions qui seraient synonymes de barbarie⁶.

La démonstration a été faite depuis que cette condamnation n'était fondée ni pour la fin du XVIII^e siècle ni pour le début du XIX^e⁷. Pour les périodes plus récentes, les exemples ne manquent pas non plus. C'est dans cet univers où le genre du roman épistolaire et les insertions de lettres n'ont jamais cessé d'exister, malgré les apparences, que viennent s'inscrire les modes de communication numériques.

On ne s'en étonnera pas : le courriel, forme d'expression aussi aisément sécable que la lettre avant lui, est devenu un ressort convenu de la fiction, au même titre que celle-ci avait pu s'appropriier, au moment de leur apparition, le télégramme, le téléphone ou la télécopie. Le courrier électronique a acquis un tel niveau de «naturalité» que Zadie Smith peut ouvrir son roman *On Beauty* (2005) par la citation, sur trois pages, d'un courriel, précédée de ces simples mots : «One may as well begin

6 Laurent Versini, *le Roman épistolaire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Littératures moderne», 1998 (deuxième édition corrigée), p. 264.

7 Voir notamment la thèse de doctorat inédite d'Éric Paquin, «Le récit épistolaire féminin au tournant des Lumières et au début du XIX^e siècle (1793-1837) : adaptation et renouvellement d'une forme narrative», Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, octobre 1998, ix/602 p. URL : <http://www.theses.umontreal.ca/theses/pilote/paquin/these.pdf>.

with Jerome's e-mails to his father⁸.» Les romans «de genre» sont particulièrement friands du procédé, comme l'attestent *The Year of Secret Assignments* de Jaclyn Moriarty (littérature pour les adolescents, 2004), *Chasing the Dime* de Michael Connelly (littérature policière, 2002), *Bridget Jones's Diary* d'Helen Fielding (*chick lit*, 1996), etc.

La fiction n'est pas que littéraire. La revue *Elle Québec* a publié, entre septembre 1999 et décembre 2001, un feuilleton sous forme de courriels, «Les malheurs de Sophie LaChance», avec, en surtitre, le mot «Courrielle». Le film *You've Got Mail* de Nora Ephron (1998) est une reprise numérique du classique d'Ernst Lubitsch, *The Shop Around the Corner* (1940). Une troupe allemande, Gruppe Stemann, a adapté Goethe pour la scène : son *Werther!* (Montréal, 2007) se servait des services Hotmail (courriel) et Skype (téléphonie), comme de la vidéo, pour acclimater le roman de Goethe au goût du jour⁹. *Émile et Angèle, correspondance* de Françoise Pillet et Joël da Silva (2005) est une pièce pour adolescents où se croisent le courriel, la télécopie, le téléphone, la carte postale et la cassette. Les arts visuels ne sont pas en reste : qu'on pense seulement à l'exposition de Sophie Calle intitulée «Prenez soin de vous», qui avait comme point de départ un courriel de rupture reçu par l'artiste¹⁰.

On peut insérer des courriels dans un roman ou dans d'autres discours fictionnels; on peut aussi publier des romans faits de courriels. C'est le choix de Julie Durocher et Charles Paquin (*Et si on se rencontre@it*, 2003; *Et si on se retrouve@it*, 2005), de Luis López Nieves (*El corazón de Voltaire*, 2005), de Jacqueline Harpman (*le Passage des éphémères*, 2003), de Martina Wachendorff (*le Baiser électrique*, 2001), de plusieurs autres, toutes langues confondues. Parmi les pionniers, on retiendra deux titres : *Vouloir de l'art* de Joseph Jean Rolland Dubé (1991), qui a compris, peut-être le premier, les ressources qu'offraient les messageries électroniques, alors balbutiantes, au romancier; *Love [Enter]* de Paul Kafka (1993), qui, au contraire, n'a vu que la nouveauté

8 Zadie Smith, *On Beauty*, Toronto, Penguin, 2006 (2005), p. 3.

9 En 1999, il y eut aussi, sur le Web, un *Get Mail : Der digitale Werther*; il paraît, en 2009, avoir disparu. Le personnage de Goethe joue un rôle important dans la nouvelle «Literary Devices» de Richard Powers (*Zoetrope All Story*, 6, 4, hiver 2002, p. 8-15). Sur cette nouvelle, voir Bertrand Gervais, «Richard Powers et les technologies de la représentation. Des vices littéraires et de quelques frontières», *Alliage. Culture, science, technique*, 57-58, 2006, p. 226-237. URL : <<http://www.archipel.uqam.ca/571/>>.

10 À défaut de voir l'exposition, on peut lire Sophie Calle, *Prenez soin de vous*, Arles, Actes Sud, 2007, 408 p. Ill. Inaugurée à Venise (en 2007), elle a ensuite été reprise à Paris et à Montréal (en 2008).

technique du média (Internet), mais pas ses effets sur l'écriture. Son roman était fait de très longues lettres, parfaitement classiques sur le plan formel, envoyées par... disquette. Voilà un exemple incontestable de ce que Jacques Perriault appelle «l'effet diligence» :

Les premiers wagons ressemblaient à des diligences et les premières automobiles, à des voitures à cheval. Les mentalités, habituées à des techniques désormais dépassées, utilisent les nouveaux outils avec des protocoles anciens, c'est ce que j'appelle l'effet diligence¹¹.

Mais le papier est-il le meilleur support pour qui veut incorporer le courrier électronique au roman? Non, répondent quelques-uns, pour lesquels l'avenir du roman épistolaire sera numérique, ou ne sera pas.

Michael Betcherman et David Diamond, par exemple, ont voulu faire de *The Daughters of Freya* (2004) et de *Suzanne* (2007) des expériences purement virtuelles¹². Contre abonnement — dont le prix varie en fonction des promotions proposées par les auteurs-diffuseurs —, sur une période étendue — 99 livraisons sur 20 jours pour *The Daughters of Freya* —, l'abonné recevra dans sa boîte aux lettres numérique les lettres qui constituent le «roman» qu'il a acheté. Devenu voyeur, il lira des missives qui ne lui sont pas adressées, il visitera des sites Web vers lesquels il aura été dirigé par les courriels reçus, il regardera des vidéos sur YouTube. L'expérience n'est plus seulement celle du papier, bien que le modèle romanesque soit traditionnel (la mise en récit de la polyphonie). Ce roman est, par sa nature même, multimédiatique¹³.

Les promoteurs de emailmystery.com se contentent — mais ce n'est pas rien — de transformer l'expérience de lecture de leurs abonnés. Ceux de Twitter et du DEN vont plus loin dans cette direction.

Fondé en 2006, Twitter est un outil de réseautage social qui permet à ses utilisateurs d'envoyer par Internet des messages (*tweets*) d'une longueur maximale de 140 caractères. Pour certains, Twitter est une forme de *microblogging*¹⁴; pour d'autres, c'est une forme de messagerie

11 Jacques Perriault, «Effet diligence, effet serendip et autres défis pour les sciences de l'information», article électronique, 2000. URL : <http://archives.limsi.fr/WkG/PCD2000/textes/perriault.html>.

12 <http://emailmystery.com/>.

13 Sur ce plan, tout n'est cependant pas au point : en octobre 2008, les hyperliens de *Suzanne* ne s'ouvriraient pas tous quand on essayait de lire le «roman» à partir d'un téléphone intelligent iPhone.

14 Selon Wikipédia, «Le microblogue (parfois appelé miniblogue) est un dérivé allégé

électronique. Peu importe : outre leur longueur maximale imposée, ce qui distingue les *tweets* des courriels est leur caractère public; ils ne sont pas destinés à un seul, mais nécessairement à un groupe. De la même façon que des romans épistolaires circulent désormais par courriel, il en existe sur Twitter : *Citizen* de John Wray serait «a kind of micro-epistolary novel¹⁵» et *junkdnafiction*, une «SMS Serial Fiction¹⁶». Chacun jugera de la qualité esthétique de l'entreprise¹⁷.

Non content d'avoir imaginé le DEN («Digital Epistolary Novel»; roman épistolaire numérique), ce logiciel de *lecture* pour son (unique) roman en ligne, *Intimacies*, Eric Brown souhaite offrir à ses clients un logiciel d'*écriture* de romans épistolaires numériques, le DEN WriterWare¹⁸. (Annoncé depuis un certain temps déjà, ce projet ne paraît pas avoir été mené à terme à ce jour.) La contrainte technique est particulièrement lourde dans ce cas. Il existe plusieurs logiciels qui permettent de lire son courriel ou de suivre le flot de ses *tweets*; il n'y en a qu'un seul pour les DENs. Sans lui, pas d'épistolarité possible.

* * *

L'apparition puis le déploiement tous azimuts des nouvelles technologies de l'information et de la communication ont donc fait sentir leur influence sur les formes contemporaines de la création. Des courriels sont insérés dans des œuvres de fiction. Des romans épistolaires d'une nouvelle nature sont publiés. Le courriel lui-même, Twitter et des logiciels de lecture et d'écriture assistées deviennent les vecteurs

du blogue, qui permet de publier des contenus textuels en format court (moins de 140 à 200 caractères) et sans titre. § Le but est de les partager avec ses connaissances ou n'importe quelle personne intéressée. [...] Un message donne éventuellement naissance à des discussions, qui par leur relative instantanéité (par rapport au blog) peuvent durer de quelques minutes à quelques heures. Les messages et leurs commentaires sont archivés sur une page Web. Des notifications de commentaires sont diffusées aux abonnés» (<<http://fr.wikipedia.org/wiki/Microblog>>).

15 Pour la citation : <http://www.pw.org/content/are_authors_who_twitter_any_fitter>. Pour le roman : <http://twitter.com/john_wray>.

16 <<http://twitter.com/junkdnafiction>>. Le SMS (*short message service*) a évidemment aussi fait son entrée dans l'imprimé; voir, par exemple, Phil Marso, *Pa SAge a TaBa : v.o SMS*, Paris, Megacom-ik, coll. «Polar live», 6, 2004, 32 p. III.

17 Pour quelques exemples, voir <http://www.readwriteweb.com/archives/twitter_novels_not_big_success_stories.php>.

18 <<http://www.greatamericannovel.com/>>.

de cette transformation d'un genre pluriséculaire. Cette transformation permet-elle de reprendre à nouveaux frais son étude?

Dès ses premières manifestations, Internet est apparu comme le lieu de tous les possibles identitaires. Une caricature célèbre le rappelle, dans laquelle un chien, devant un ordinateur, dit à un autre : «On the Internet, nobody knows you're a dog¹⁹.» On ne s'étonnera pas, dès lors, de voir nombre de romans tenter de tirer parti des imbroglios identitaires. *The Metaphysical Touch* (1998), comme son titre l'indique, est un roman philosophique — et lourdement tel²⁰ — dans lequel les deux personnages principaux se cachent derrière des pseudonymes, Sylvia Plath et Hamlet. Dans *Virtual Love* (2004), ces «*Liaisons dangereuses* pour l'ère électronique²¹», ils s'appellent E-man et g-dot, ce dernier surnom devant attirer tant les fans de Samuel Beckett (Godot) que les internautes (dans la langue de Bill Gates, *dot* désigne le point utilisé dans les adresses électroniques). Chez Catherine Cusset (2001), l'héroïne échange des messages avec un mystérieux Alex Letterman, au nom de famille (fictif) prédestiné²². Dans l'album pour enfants *Un copain sur Internet* de Nicholas Allan (2000), ce sont des animaux qui se reconnaîtront, au-delà de leurs radicales différences, grâce à l'écriture numérique²³. De pareils jeux sur l'identité sont légion dans l'histoire du roman par lettres; qu'on pense seulement à la lettre CXVII des *Liaisons dangereuses*, en apparence de «Cécile de Volanges au chevalier Danceny», mais dans les faits «dictée par Valmont». L'univers numérique démultiplie la possibilité de ces jeux, mais il n'est pas sûr qu'il en modifie la nature. Il y a longtemps que l'on sait qu'un épistolier peut en cacher un autre, voire plusieurs.

19 Dessin de Peter Steiner, *The New Yorker*, 69, 20, 5 juillet 1993, p. 61. La caricature est tellement connue qu'elle a droit à son entrée dans Wikipédia : <http://en.wikipedia.org/wiki/On_the_Internet,_nobody_knows_you%27re_a_dog>.

20 «Ontologically, e-mail was not in any recognizable category : neither voice nor paper, neither pure mind nor pure matter» (Sylvia Brownrigg, *The Metaphysical Touch*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1998, p. 124). Sur ce roman, voir Mikko Keskinen, «E-pistolarity and E-loquence : Sylvia Brownrigg's *The Metaphysical Touch* as a Novel of Letters and Voices in the Age of E-mail Communication», *Studies in Contemporary Fiction*, 45, 4, été 2004, p. 383-404.

21 «*Virtual Love* is a love story for the nineties, a *Liaisons dangereuses* for the electronic age» (Avodah K. Offit, *Virtual Love*, New York, 1994, Simon & Schuster, jaquette).

22 Voir Catherine Cusset, *le Problème avec Jane*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 3501, 2001 (texte révisé par l'auteur), 458 p.

23 Voir Nicholas Allan, *Un copain sur Internet*, Pastel. L'école des loisirs, 2001 (2000), s.p. Traduction de Claude Lager.

De la même façon, le traitement de la temporalité dans le roman épistolaire numérique ne paraît pas entraîner de remise en cause de son traitement dans le roman par lettres traditionnel. Tel personnage de *Bangkok Tattoo* (2005), un roman policier de John Burdett dans lequel on peut lire des courriels, accepte, non sans les déplorer, la rapidité d'Internet et l'impression d'immédiateté qu'on y ressent :

Ah, the immediacy of modern communications! I think I would have preferred the age of sail, when letters took months to travel from one continent to another and one might easily have died of cholera or heatstroke before knowing how one's heart has been treated by the special correspondent on the other side of the world. But this is the twenty-first century, after all, and when in Babylon, one must do as the Babylonians do²⁴.

Bien qu'il soit vrai qu'il fut un temps où les lettres voyageaient lentement («the age of sail»), il ne faut pas pour autant perdre de vue que les romanciers classiques ont eux aussi voulu varier les rythmes de l'échange épistolaire. *Julie ou la Nouvelle Héloïse* en fournit un exemple quand, au début du premier livre, entre la troisième et la quatrième lettre, Rousseau enfile les courts «Billets» de Julie et les non moins courtes «Réponses» de Saint-Preux. Sa volonté est alors manifeste de vouloir insérer dans des échanges échelonnés sur une longue durée quelques pages de quasi-instantanéité épistolaire.

Il est en revanche deux plans sur lesquels les enseignements du numérique peuvent nous aider à relativiser notre lecture habituelle des romans par lettres et de l'insertion épistolaire. En matière de *matérialité*, de *visibilité*, le roman contemporain, qu'il soit imprimé ou pas, soulève des questions trop peu souvent abordées. C'est encore plus vrai de la dimension communautaire du roman épistolaire classique.

Les romanciers sont les premiers à reconnaître que le courriel n'est pas de même nature qu'une missive traditionnelle. Même si la narratrice de *The Year of Secret Assignments* pense bien du mal du directeur de son école («Mr. Botherit is an idiot»), elle finira par se ranger à sa conception de la lettre :

What he has to say is that we have now finished Larkin, so *next week*, we will begin the Famous Ashbury-Brookfield Pen Pal Project. Specifically, we will write letters to students at Brookfield High, and they will become our pen pals.

24 John Burdett, *Bangkok Tattoo*, New York, Vintage Books, 2006 (2005), p. 58.

«And this,» he says (whispering for dramatic effect), «will kill two birds with one stone!»

[...]

Mr. Botherit is holding one finger in the air : «A,» he is saying, «it will reduce the hostility between our schools! And *two*,» he holds up a second finger, «and *two*, it will be our stand against the tyranny of technology! By sending *letters*, we say no to e-mails! No to mobile technology and texting!! And *yes* to the *Joy of the Envelope!*²⁵»

Le personnage de *Chasing the Dime* de Michael Connelly n'est pas en reste :

He put his hands back on the keyboard and saved the message, moving it to a file where he kept all her e-mails, going back the entire three years of their relationship. The history of their time together — good and bad, moving from co-workers to lovers — could be read in the messages.

[...]

Pierce closed the message and then the file. Someday he planned to print out the whole scroll of messages and read it like a novel²⁶.

La première sera confrontée à la diversité des formes de l'écriture, puisqu'on trouve, dans le roman de Moriarty, des lettres, des courriels, des extraits de journal intime, des pages d'un cahier d'exercices pour devenir écrivain, des petites annonces sur un babillard, des morceaux de la transcription d'un pseudo-procès, etc.²⁷ Le second avait déjà perçu le potentiel romanesque de sa correspondance électronique («read it like a novel»), tout en distinguant les textes à l'écran de ceux sur le papier («the whole scroll of messages»).

Conséquents avec de pareilles déclarations, les romanciers contemporains aiment à donner à voir l'écriture numérique, notamment par des modifications de polices de caractère ou par des mises en pages

25 Jaclyn Moriarty, *The Year of Secret Assignments*, Scholastic, 2005 (2004), p. 6.

26 Michael Connelly, *Chasing the Dime*, Boston, New York et Londres, Little, Brown and Company, 2002, p. 14-15.

27 Les livres pour enfants et pour adolescents accueillent volontiers, sur le plan graphique, les diverses formes de communication écrite. Outre le livre de Moriarty, c'est notamment le cas des ouvrages de la série «Gossip Girls».

contrastant la narration et les pièces rapportées. Gilles Marcotte le fait dans *le Manuscrit Phaneuf* (2005), Michael Connelly dans *The Overlook* (2007), Celia Brayfield dans *Heartswap* (2001), Cecily von Ziegesar dans la série des «Gossip Girls», Stieg Larsson dans la trilogie «Millénium» (2005-2007). Il arrive même que certains auteurs expliquent ce que le livre reproduit :

Marc remarqua, pensif :

— Il n’y a aucun accent.

— C’est un message qui a été acheminé sur le réseau Internet et c’est l’usage. En anglais, les caractères accentués n’existent pas, et à l’origine Internet est américain²⁸.

Ce souci de rendre à l’identique une missive fictive — quoique ce ne soit jamais parfaitement à l’identique, sauf rarissimes exceptions²⁹ — trouve peu d’échos avant l’époque contemporaine. Au XX^e siècle, les romans objets de Neil Bantock³⁰ se prêtent à ce jeu. Au XIX^e siècle, Rémy de Gourmont s’était amusé, dans *le Songe d’une femme. Roman familial* (1899), à mettre à la fin des lettres des signatures manuscrites³¹. Ces deux exemples semblent faire figure d’exception; il faudrait vérifier si c’est bien le cas, puis s’interroger sur les raisons de la transformation actuelle. Pourquoi choisir de reproduire fidèlement, du moins en apparence, le courriel dans le roman contemporain, alors qu’on ne semble pas avoir choisi de le faire auparavant pour la lettre, le télégramme ou la télécopie³²? Cela pourrait s’expliquer par des raisons matérielles :

28 Gérard Douet et Patrick Gromy, *Traquenard sur Internet*, Paris, Épigones, coll. «Myriades. Spécial noir», 43, 1999, p. 30.

29 L’auteur qui est allé le plus loin en ce domaine est Joseph Jean Rolland Dubé en... 1991, dans *Vouloir de l’art* (Montréal, PAJE éditeur, coll. «Post-scriptum»).

30 Par exemple, *Sabine et Griffon. Une étrange correspondance*, New York, Paris et Londres, Abbeville, 1993 (1991), [s.p.]. Ill. Sunka Simon a abordé la matérialité de la trilogie de Bantock dans *Mail-Orders. The Fiction of Letters in Postmodern Culture*, Albany, State University of New York Press, coll. «The SUNY Series in Postmodern Culture», 2002, p. 197-203.

31 Voir Janet Altman, *Epistolarity. Approaches to a Form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, p. 147.

32 Des juxtapositions sont révélatrices. Dans son roman *le Dilemme du prisonnier*, François Lepage reproduit sur une page un article du *Monde*, sans essayer d’imiter la typographie du journal, et, sur la page voisine, un courriel, en essayant au

quand est-il devenu possible techniquement et viable économiquement de pratiquer le genre d'édition nécessaire à cette incorporation?

Ce type d'interrogation sur l'utilisation du matériau épistolaire (plus ou moins) brut dans le roman mène à une autre question, celle des modalités de l'insertion épistolaire. Ugo Dionne lui a consacré un développement dans *la Voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*³³. Il y est sensible aux procédés *typographiques* d'insertion : mise en pages, utilisation (ou non) des guillemets, etc. Il faudrait maintenant explorer une facette différente de cette insertion, soit la présence de commentaires *encadrant* la lettre reproduite ou *au sein même* de celle-ci. On me permettra d'avoir recours ici à un exemple qui n'est pas numérique, mais qui a l'avantage de bien faire apparaître une question dont il ne me paraît pas qu'elle ait été abordée par les critiques. Dans *The Darling* de Russell Banks (2004), on peut lire une lettre adressée par la narratrice à son mari³⁴. Sur le plan typographique, cette lettre est clairement distinguée de la narration : elle est en italiques et en retrait du corps du texte. Surtout, elle est interrompue par des commentaires de la narratrice romanesque sur son écriture épistolaire. N'y aurait-il pas lieu de décrire précisément les types de commentaires utilisés par les romanciers s'agissant de la lettre insérée, dans la mesure où ces commentaires peuvent aussi être interprétés comme des prescriptions de lecture à destination des lecteurs «réels»? Ce que fait la narratrice, n'est-ce pas donner une des clés, sinon la clé, de son activité épistolaire?

La *matérialité* ou la *visualité épistolaire* est affaire d'histoire du roman et de ses techniques; elle est aussi affaire d'histoire de la lecture. En effet, s'interroger sur la mise en pages du roman par lettres ou de l'insertion épistolaire, c'est aussi faire retour sur les modalités concrètes de la lecture au fil des siècles. Si, depuis une trentaine d'années, on connaît mieux ces modalités grâce à des historiens comme Roger Chartier ou Robert Darnton, le champ de la lecture numérique, lui, est en plein essor³⁵. Or il est évident que la lecture à l'écran impose ses contraintes à la lecture romanesque, épistolaire ou non. Ces contraintes se font sentir sur plusieurs plans.

contraire d'imiter la typographie numérique (Montréal, Boréal, 2008, p. 26-27). Pourquoi cette double façon de procéder?

33 Voir Ugo Dionne, *la Voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 2008, p. 169-180.

34 Voir Russell Banks, *The Darling*, Toronto, Vintage Canada, 2005 (2004), p. 308-309.

35 Sur ces questions, voir, par exemple, Christian Vandendorpe, *Du papyrus à l'hyper-texte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal, 1999, 271 p. III.

La dimension de l'écran est une de ces contraintes. Même si, en théorie, les textes numériques ne sont soumis à aucune limite de taille, outre celle des disques où ils sont hébergés, dans les faits, l'on sait que l'écran, du moins en l'état actuel de la technologie, se prête mal à la lecture de textes longs. Il y a peut-être là des données objectives qui jouent en faveur du développement d'un nouveau lectorat épistolaire : on lui destinerait de courts textes sur des écrans de toutes tailles, mais de plus en plus petits, et sur des plateformes multiples. C'est le principe derrière Twitter ou DailyLit : les abonnés de ce service reçoivent par courriel, à un rythme déterminé par eux, des œuvres du passé débitées en tranches de 1000 mots, œuvres qu'ils ont payées ou qu'ils reçoivent gratuitement³⁶. Parmi celles-ci, nombre d'œuvres épistolaires (Alphonse Daudet) et de correspondances familiales (Fanny Burney). Mais comment lit-on, par fragments progressivement distribués, des œuvres que l'on connaissait comme des ensembles par avance clos? Sait-on même comment on lisait ces ensembles?

Des corpus hybrides pourraient servir à aborder ces problèmes. «Two Solitudes», de Carl Steadman (1995), est une nouvelle épistolaire publiée dans la revue *InterText* et, depuis, disponible dans Internet. Pourtant, à l'origine, il ne s'agissait que de courriels : «“Two Solitudes” originally appeared as a series of e-mail messages sent between the two participants with carbon copies sent to the piece's audience³⁷.» S'il était possible de comparer ces expériences de lecture entre elles — si tant est que l'on ait conservé des traces de ces expériences —, peut-être apprendrait-on quelque chose de la lecture du roman épistolaire, aujourd'hui comme hier.

Depuis des siècles, enfin, les lecteurs ont revendiqué la plus grande liberté possible dans l'appropriation des textes. Un livre à la main, malgré des prescriptions en apparence lourdes (disposition imposée par l'auteur, pagination allant le plus souvent du début à la fin, etc.), chacun est libre de sa circulation textuelle. Certains romans épistolaires numériques inversent la donne. L'abonné d'emailmystery.com qui lit *Suzanne* voit sa lecture précisément encadrée. Ce sont les concepteurs du service qui décident du rythme de livraison. S'il est vrai qu'un lecteur peut attendre d'avoir reçu tous les courriels avant de les lire, il ne peut en aucune façon *accélérer* la vitesse de sa lecture (aller à la conclusion, par exemple, avant d'avoir lu le reste du texte). C'est

36 <<http://www.dailylit.com/>>.

37 Carl Steadman, «Two Solitudes», *InterText*, 5, 1, janvier-février 1995. URL : <<http://www.intertext.com/magazine/v5n1/solitudes.html>>.

également vrai de l'interface Web disponible pour qui ne voudrait pas utiliser un logiciel de courriel : «you still won't be able to read ahead³⁸». Ce lecteur tributaire d'une machine, comment lit-il? Soumis à une nouvelle *matérialité* et à une nouvelle *visibilité*, dépendant d'un rythme de lecture imposé, est-il différent des lecteurs de *la Nouvelle Héloïse* ou de Bernardin de Saint-Pierre³⁹? On peut le penser.

Les lecteurs qui écrivent à un auteur dont ils se sentent proches créent, par leurs lettres, une communauté. Or la création de communautés est une des principales caractéristiques des communications numériques. Ce qu'il est désormais convenu d'appeler le Web 2.0 ou le Web social repose sur ce principe, qui s'incarne dans des services comme Facebook, Twitter, Flickr, YouTube et Wikipédia. Ces nouvelles formes de communautés nous obligent-elles à repenser celles de l'épistolarité classique? C'est probablement sur ce plan que les interrogations risquent le plus de changer. Trois exemples, venus d'horizons très divers, mettront cela en lumière.

En 2007, une maison québécoise, Septentrion, lançait la collection «Hamac-carnets» pour accueillir des recueils de «billets» provenant de trois blogues québécois. La définition du blogue proposée par l'Office québécois de la langue française dans son *Grand Dictionnaire terminologique* montre combien cette forme de communication est indissociable du lien communautaire :

Site Web personnel tenu par un ou plusieurs blogueurs qui s'expriment librement et selon une certaine périodicité, sous la forme de billets ou d'articles, informatifs ou intimistes, datés, à la manière d'un journal de bord, signés et classés par ordre antéchronologique, parfois enrichis d'hyperliens, d'images ou de sons, et pouvant faire l'objet de commentaires laissés par les lecteurs.

[...]

38 Michael Betcherman, *Suzanne*, roman épistolaire numérique, quatrième livraison. URL : <emailmystery.com>.

39 Sur les premiers, voir les travaux de Claude Labrosse, par exemple, *Lire au XVIII^e siècle. La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1985, 280 p. Sur les seconds, voir ceux de Jean M. Goulemot et Didier Masseur, «Lettres au grand homme ou Quand les lecteurs écrivent», dans Mireille Bossis (édit.), *la Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, coll. «Détours littéraires», 1994, p. 39-47, et «Naissance des lettres adressées à l'écrivain», *Textuel*, 27, février 1994, p. 1-12.

Le blogue, qui est créé et animé généralement par une seule personne, mais qui peut aussi être écrit par plusieurs auteurs, se caractérise par sa facilité de publication, sa grande liberté éditoriale et sa capacité d'interaction avec le lectorat⁴⁰.

Écrit seul ou à plusieurs, lu par beaucoup, le blogue aurait un potentiel d'«interaction» important. Pourquoi aborder cela dans une réflexion sur l'épistolarité numérique et ses effets sur les conceptions classiques du roman épistolaire et de la lettre romanesque? Parce que le blogue peut aussi accueillir des lettres.

Les Chroniques d'une mère indigne. Une vie sale parsemée de couches bien remplies. À moins que ce ne soit l'inverse est un des trois premiers titres de la collection «Hamac-carnets». Signé par Caroline Allard, le livre a obtenu un succès considérable : il a reçu le Grand prix littéraire Archambault 2008, il a été adapté dans le cadre d'une émission de webtélé par la Société Radio-Canada, il a connu une suite (*les Chroniques d'une mère indigne 2. Décapons le quotidien, une couche à la fois*, 2009). Dans le premier volume (2007), des courriels sont cités à l'intérieur de certaines entrées du blogue tel qu'il était lisible dans Internet avant d'être repris dans le livre. Sur le blogue, les lecteurs étaient appelés à laisser des commentaires et ces commentaires, que l'on peut lire comme des lettres publiques, menaient parfois à des échanges soutenus; quelques-uns ont été repris par l'éditeur, avec l'autorisation de leurs auteurs, qui sont dûment remerciés à la fin de l'ouvrage. Il arrive même que les commentaires portent sur les courriels reçus par l'auteure du blogue⁴¹. Pareille circulation des énoncés donne le vertige.

Chez la Québécoise Marie Laberge, s'il y a des énoncés qui circulent, il y a surtout des objets. Entre septembre et décembre 2008, elle a convaincu plus de 40 000 personnes de lui verser 33 \$ pour recevoir par la poste en 2009, à raison d'une lettre par deux semaines, *Des nouvelles de Martha*. Cette Martha fictive personnalise chacun de ses envois. La police de caractère utilisée pour l'impression des lettres imite la calligraphie. L'enveloppe, avec son vrai timbre collé manuellement, est adressée au nom du souscripteur, et celui-ci a droit à une adlocution qui lui est propre⁴². Le texte diffère légèrement selon le sexe du ou de la

40 <<http://www.granddictionnaire.com/>>.

41 Voir Caroline Allard, *les Chroniques d'une mère indigne. Une vie sale parsemée de couches bien remplies. À moins que ce ne soit l'inverse*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. «Hamac-carnets», 2007, p. 173-175.

42 «Ces mots [«Cher Monsieur»] se trouveront a) en tête de la lettre b) parfois dans le corps de la lettre, en un ou en plusieurs endroits c) souvent à la fin de la lettre,

destinataire. La nature du projet de Marie Laberge étonne, autant que sa réussite.

La romancière a explicitement choisi la lettre pseudo-manuscrite contre le courriel, ainsi qu'elle s'en explique en entrevue :

Pas question non plus d'envoyer des lettres de Martha aux abonnés par courriel. «Le courriel exige qu'il n'y ait pas de style, de personnalisation du rapport et encore moins d'émotion, dit-elle. C'est un texte virtuel destiné à disparaître. On peut faire des fautes dans le courriel et ça, ce n'est pas du tout Martha. Ses lettres, ce sont des écrits qui restent⁴³.»

Pourtant, elle se sert de son site Internet pour attirer les futurs clients : les communications numériques sont utiles, quoi qu'on pense par ailleurs du courriel⁴⁴.

À certains égards, cette entreprise évoque celle des romans épistolaires numériques publiés par Michael Betcherman et David Diamond. Leur modèle économique est celui de la souscription. La gestion des souscriptions se fait dans Internet. Le rythme de lecture est dicté par les concepteurs et non par les lecteurs. Sur d'autres plans, les différences sont nettes. Les lettres signées par Martha sont beaucoup plus personnalisées que les courriels d'emailmystery.com. Leur envoi est postal, et non numérique. Surtout, elles présupposent une communauté de lecteurs déjà forte au moment de la mise en marché : un inconnu proposant sur son site Web ou dans les pages des quotidiens un abonnement comme celui-là aurait eu peu de chances de réussir; Marie Laberge, au contraire, est une romancière à succès, ce qui explique qu'elle ait considéré raisonnable le risque financier associé à un projet de cette envergure (c'est beaucoup plus coûteux que de procéder uniquement grâce au numérique). Elle s'est appuyée sur cette com-

à l'intérieur de la "formule de politesse". § L'allemand désigne ce(s) mot(s) par *Anrede*. En français, malheureusement, l'usage n'est pas fixé. [...] J'utilise pour ma part depuis quelques années le terme *adlocution* et ses dérivés. Nous pourrions donc avoir dans le texte de la lettre une *adlocution* ou une *formule adlocutive initiale, intermédiaire, finale*, et aussi, à l'intérieur de la formule, des noms, pronoms, adjectifs *adlocutifs*» (Bernard Bray, «Courrier des chercheurs», *Bulletin de l'AIRE* [Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire, Paris], 16, décembre 1996, p. 36-37).

43 Alain de Repentigny, «Littérature. Marie Laberge vous écrit à la maison», *la Presse*, 10 septembre 2008, cahier Arts et spectacles, p. 3.

44 <<http://www.marielaberge.com/>>. On pouvait aussi souscrire par la poste en remplissant un coupon disponible dans les journaux québécois.

munauté de lecteurs pour créer une communauté de souscripteurs. Pour le quotidien *le Devoir*, voilà une façon de mettre au goût du jour le «roman épistolaire», cette formule qui aurait «pratiquement disparu de la langue française depuis le XVIII^e siècle⁴⁵».

Autre pratique artistique, autre communauté. L'exposition «Prenez soin de vous» de Sophie Calle, on l'a dit, avait comme point de départ un courriel de rupture reçu sur son téléphone par l'artiste. Elle a décidé de transformer ce matériau collectivement :

J'ai reçu un mail de rupture. Je n'ai pas su répondre.

C'était comme s'il ne m'était pas destiné.

Il se terminait par les mots : Prenez soin de vous.

J'ai pris cette recommandation au pied de la lettre.

J'ai demandé à cent sept femmes — dont une à plumes et deux en bois — , choisies pour leur métier, leur talent, d'interpréter la lettre sous un angle professionnel.

L'analyser, la commenter, la jouer, la danser, la chanter.

La disséquer. L'épuiser. Comprendre pour moi.

Parler à ma place.

Une façon de prendre le temps de rompre. À mon rythme.

Prendre soin de moi⁴⁶.

Les femmes sollicitées ont répondu par des œuvres picturales, par des textes, par des vidéos. Elles ont formé communauté autour de Sophie Calle, chacune recevant pour elle-même ce que l'artiste avait reçu personnellement, l'interprétant chacune à sa façon, en fonction de ses compétences : une juriste lit le texte à la lumière du code pénal, une chercheuse en lexicométrie le compare aux *Nouvelles lettres anglaises* de Prévost, une historienne des Lumières affirme que son signataire «a sûrement vécu au XVIII^e siècle». Cette communauté de lectrices est également une communauté d'auteures.

Les études sur l'épistolarité ont été peu sensibles à ce jour au fait que la lettre est génératrice de communautés, obsédées qu'elles étaient par l'interlocution bipolaire réputée constitutive de la pratique de la correspondance (A écrit à B, qui lui répond). À l'occasion, on s'est intéressé, certes, aux communautés du roman épistolaire, qu'il s'agisse des

45 Pierre Saint-Arnaud, «Marie Laberge se lance dans la rédaction d'un roman épistolaire», *le Devoir*, 10 septembre 2008, p. B12.

46 <<http://www.dhc-art.org/fr/exhibitions/take-care-of-yourself>>.

communautés de personnages⁴⁷ ou des communautés de lecteurs⁴⁸. S'agissant des lettres familières, des recherches ont été menées sur les modes de la mise en texte de la «société épistolaire⁴⁹». Il me paraît pourtant qu'il y a là un champ à développer bien au-delà.

Un roman comme *Julie ou la Nouvelle Héloïse* montre combien la question de la communauté est cruciale dans la relecture des formes anciennes de l'épistolarité. Même en laissant de côté la communauté utopique de Clarens et les communautés amoureuses / amicales que propose alternativement le roman, on ne peut qu'être frappé à sa lecture par la multiplication et par l'imbrication des formes du communautaire qu'on y trouve.

Certaines sont des représentations de communautés. Voici comment Saint-Preux parle à Julie de Mme Belon :

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain; elle a dit à tout le monde, à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est, pas le moindre esprit, et que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit et ce qu'elle en pense? Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être et du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime (première partie, lettre xxxiv⁵⁰).

Plus tard, à Paris, il se décrira semblablement à l'écart : «J'entre avec une secrète horreur dans ce vaste désert du monde» (seconde partie, lettre xiv⁵¹). Sur le plan des événements romanesques, les personnages-épistoliers sont souvent à la recherche d'une communauté d'élection.

47 Sur les communautés de l'*Émigré* de Sénac de Meilhan ou de *Delphine* de Germaine de Staël, par exemple, voir Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Socius», 2008, p. 82-83 et p. 276.

48 Voir l'analyse des *Liaisons dangereuses* dans Janet Altman, *Epistolarity, op. cit.*, «Chapter Three. The Weight of the Reader», p. 87-115.

49 Voir les textes de la première partie de l'ouvrage collectif *Penser par lettre. Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (mai 1997)*, Montréal, Fides, 1998, p. 37-164, «Penser le social : de la médiation épistolaire». Voir aussi les travaux de Michel Lacroix sur les réseaux épistolaires au Québec au XX^e siècle, par exemple «Traces et trame d'une littérature dans le siècle : réseaux et archives», *Tangence*, 78, 2005, p. 91-110.

50 Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse. Lettres de deux amants habitants d'une petite ville au pied des Alpes recueillies et publiées par Jean-Jacques Rousseau*, introduction, chronologie, bibliographie, notes et choix de variantes par René Pomeau, Paris, Garnier, coll. «Classiques Garnier», 1960, p. 80-81.

51 *Ibid.*, p. 207.

Mais il est d'autres communautés dans le roman, dont l'existence n'est peut-être pas si évidente. Le supposé éditeur du texte pratique une imagologie en acte dans les notes qui accompagnent la lettre où Saint-Preux raconte son expérience du «vaste désert du monde» :

On doit passer ce raisonnement à un Suisse qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie [la robe, la finance, l'épée]. Quoi! l'État peut-il subsister sans défenseurs? Non, il faut des défenseurs à l'État; mais tous les citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes, chez les Romains et chez les Grecs, étaient officiers au camp, magistrats à la ville, et jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connaissait pas ces bizarres préjugés d'états qui les séparent et les déshonorent⁵².

C'est la sagesse des nations qui dit ce que sont les Suisses, les Romains et les Grecs. Les communautés nationales déterminent, selon l'éditeur, les comportements civiques. Julie a intériorisé cet état de fait quand elle répond à Saint-Preux : «Que veux-tu qu'une pauvre Suisse entende à ces sublimes figures?» (seconde partie, lettre xv⁵³). On se trouve là devant des communautés représentées et devant des communautés potentielles de lecteurs, chacun s'y reconnaissant ou non.

Ces communautés de lecteurs, le texte essaie de les édifier en un autre lieu. La «Préface» dresse précisément la liste de ceux qui ne devraient pas lire le roman :

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût; la matière alarmera les gens sévères; tous les sentiments seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes; il doit choquer les femmes galantes, et scandaliser les honnêtes femmes. À qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi seul; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne⁵⁴.

Le roman épistolaire, tel que le pratique Rousseau en 1761, classe ses personnages, son personnel, ses lecteurs, il les organise en communautés, il oppose ces communautés les unes aux autres, au risque de laisser l'éditeur définitivement seul.

* * *

52 *Ibid.*, p. 209 n. Voir aussi p. 211 n.

53 *Ibid.*, p. 213.

54 *Ibid.*, p. 3.

D'une part, les auteurs, les commentateurs, les vendeurs de fictions épistolaires contemporaines et les éditeurs ne manquent pas de s'inscrire dans une longue tradition. Un personnage de *Heartswap* de Celia Brayfield s'appelle Flora Lovelace; il est vrai que, plutôt que de ce nom richardsonien, elle signe ses courriels flora.aromatix@earthnet.co.uk. Carl Steadman cite Diderot dans «Two Solitudes». Sur la page d'accueil de emailmystery.com, on peut lire ce que pense le journaliste Jake Onrot de *Suzanne* : «A delightful farce... Jane Austen meets Carrie Bradshaw, or maybe Woody Allen meets Shakespeare.» Laclos est évoqué sur la jaquette de *Virtual Love* d'Avodah K. Offit, sur la quatrième de couverture du *Passage des éphémères* de Jacqueline Harpman et sur le bandeau du *Baiser électrique* de Martina Wachendorff («Connexions d@ngereuses»), et on lui fait allusion dans le titre de l'essai de Fulvio Caccia *Cybersexe. Les connexions dangereuses* (1995)⁵⁵. Dans un feuillet publicitaire pour son site Electronic Enlightenment, Oxford University Press noue un lien semblable, mais en inversant la perspective : «Letters were the Internet of the 18th century.»

D'autre part, la prise en considération de ces formes encore peu légitimées d'écriture que sont les expressions de l'épistolarité numérique aide à repenser des formes anciennes de l'écriture épistolaire.

On le voit : les siècles anciens ne sont pas des siècles «terminés» et les dix-huitiémistes ne vivent pas dans le passé⁵⁶.

BENOÎT MELANÇON
Université de Montréal

55 Voir aussi Randon Billings Noble, «War Weary From a Dangerous Liaison», *The New York Times*, 14 novembre 2008.
<<http://www.nytimes.com/2008/11/16/fashion/16love.html>>.

56 Ce texte prend racine dans le court article suivant : Benoît Melançon, «Rom@ns épistol@ires», *le Magazine littéraire*, 442, mai 2005, p. 67-68. On trouvera une bibliographie critique et une liste d'œuvres à <http://www.mapageweb.umontreal.ca/melancon/scedhs_2008.html>. Je remercie Joël Castonguay-Bélanger, Bertrand Gervais, Cindy Leclair et Laurence Mall de leurs suggestions au cours de la préparation de cet article. Dernière vérification des hyperliens : 29 juillet 2009.